LE MARIAGE CIVIQUE,

OU

LA FETE DE LA LIBERTE,

DIVERTISSEMENT

EN UN ACTE.

A PARIS

Chez MARADAN, Libraire, *Rue du Cimetière André des Arts* No. 9,

PERSONNAGES.

THÉRÈSE.

LA VIELLE SIMONE.

MUSQUINET.

DUBOIS.

LE MAIRE.



LE MARIAGE CIVIQUE,

OU

LA FETE

DE LA LIBERTE.

SCENE PREMIERE.

THÉRÈSE, LA VIELLE SIMONE.

SIMONE.

VENEZ donc ici, que je vous voye tout à mon aise; que vous êtes jolie comme cela!

THÉRESE.

C'est mon père qui a voulu me voir parée ainsi.

SIMONE.

Il a raison, notre bon maire.

THÉRESE.

C'est aujourd'hui la fête de la Liberté.

SIMONE, *riant.*

Bien des jeunes gens pourront la perdre, en vous voyan[t]

THÉRESE.

Tant pis pour eux!

SIMONE.

C'est donc tout de bon que vous aimez le jeune Dubois.

THÉRESE, *avec expression.*

Oh oui !

SIMONE, *tristement.*

Ce que vous me dites-là me serre le cœur.

THÉRESE, *riant.*

Il n'y a pourtant rien de chagrinant.

AIR : *Hier cueillant la violette.*

SIMONE.

Ce jeune homme est dans l'indigence.

THÉRESE.

Il me chérit avec ardeur.

SIMONE.

Tout est charmant dans l'abondance ;
Tout est affreux dans le malheur.

THÉRESE.

Avec l'honneur et la tendresse,
Les autres biens sont superflus:
Et la vertu, sans la richesse,
Vaut tous les trésors sans vertus.

SIMONE.

Et votre père sait-il cela ?

THÉRESE.

Puisque je vous en fais l'aveu, il faut bien qu'il en soit instruit. Ne doit-il pas connaître, le premier, tous les sentimens de mon cœur.

SIMONE.

Comment a-t-il reçu cet aveu ?

THÉRESE.

Il m'a donné un baiser en riant, et m'a dit : ma

» fille, on m'attend à la Maison-Commune. Le devoir » de républicain doit passer avant celui de père; mais » il aura son tour. Adieu, mon enfant »; et il est parti.

SIMONE.

Il est si bon, ce cher papa! Il croit que tous les hommes lui ressemblent : mais comme il se trompe!

THÉRESE.

Il aime, il estime Dubois.

SIMONE.

Ce jeune homme vous croit peut-être riche; et qui sait s'il n'en veut pas autant à votre bien qu'à...

THÉRESE, *vivement.*

N'achevez pas.

SIMONE.

C'est que si vous comptiez sur celui de votre père, vous seriez bien étonnée, à sa mort...

THÉRESE, *les larmes aux yeux.*

Ah! ma bonne! ne prononcez pas ce mot-là.

SIMONE.

Votre sensibilité m'enchante; tous les enfans ne pensent pas comme vous.

THÉRESE.

Est-il possible!

SIMONE.

Je vous en répons.

AIR.

Nous ne voyons que trop d'enfans
Oublier leur douleur profonde,
En comptant l'or de leurs parens;
Et c'est l'usage du grand monde.

THÉRESE.

Mon cœur ne pense pas ainsi.
Eût-il tous les biens en partage,
Le baiser d'un père chéri
Vaut bien mieux que son héritage.

SIMONE.

Charmante enfant ! ... Depuis trente ans, je suis au service de votre honnête homme de père. Bon paysan, fermier à son aise, il a fait par fois de gros bénéfices, mais il les a toujours partagés avec tous les indigens, et il n'a rien amassé ; la Révolution s'est faite ; il ne s'est occupé que du bien public ; depuis qu'il est maire, il n'a pas manqué d'occasion de faire du bien, et il n'en pas laissé échapper une.

THÉRESE.

Tant mieux, ma bonne ; l'argent qu'on distribue aux malheureux profite plus que celui qu'on entasse.

SIMONE.

C'est parce que vous avez le meilleur cœur du monde, que je crains que vous ne soyez trompée.

THÉRESE.

Par Dubois ?

SIMONE.

Mon enfant, les hommes font aujourd'hui l'amour, comme ils allaient autrefois au bal.

THÉRESE.

Comment donc ?

SIMONE.

Avec un masque sur le visage.

THÉREEE.

Oh ! je n'ai rien à craindre. Dubois m'aime trop à présent pour ne pas m'aimer toujours.

SIMONE.

Ils disent tous comme cela ; j'ai plus d'expérience que vous. Les hommes ! les hommes !

AIR : *La forêt noire.*

Ne comptons jamais en amour
Sur la candeur des hommes.

Ils nous attrapent tour-à-tour,
Toutes tant que nous sommes.
Ils sont flatteurs,
Ils sont trompeurs,
Ils sont menteurs.
Plaisirs si courts!.. Longues douleurs!
Ils sont tous en amour, et vous pouvez m'en croire,
Des brigands de la forêt noire.

THÉRÈSE.

Ma bonne, est-ce que vous avez à vous en plaindre?

SIMONE.

Ah! je vous en réponds.

THÉRÈSE.

Avez-vous été mariée?

SIMONE.

Hum! pas beaucoup.

THÉRÈSE.

Comment, pas beaucoup?

SIMONE.

Rien que trois fois.

THÉRÈSE, *riant.*

Si ce n'est pas beaucoup, au moins c'est assez, je crois.

SIMONE.

Si vous saviez tout ce que j'ai souffert!

THÉRÈSE.

Contez-moi donc cela.

SIMONE.

Volontiers, ma fille; mon exemple vous apprendra à vous tenir sur vos gardes.

THÉRÈSE.

Voyons.

SIMONE.

Ce fut le six avril mil sept cent trente-trois, vieux style, je m'en souviendrai toute ma vie.

THÉRESE.

Hé! bon dieu! Il y a un siècle!

SIMONE.

Mais non, . . cela n'est pas si ancien; il n'y a guère plus de soixante ans.

THÉRESE.

C'est bien honnête.

SIMONE.

J'étais alors simple, innocente, une petite agnès! .. J'ai bien changé!

THÉRESE *riant.*

Oh! sans doute.

SIMONE.

Il ne faut pas rire, ma fille; les chagrins font bien du ravage.

THÉRESE.

Oui, quand ils durent si long-tems.

SIMONE.

Voici mon histoire.

AIR: *Il fait le mort.*

Le fils du seigneur du village,
Jeune homme aimable et plein d'ardeur,
Voulant me rendre un pur hommage,
M'offrit sa main avec son cœur.
Le secret était nécessaire,
Et pour le garder sûrement,
Sans curé, témoins, ni notaire,
Il m'épousa secrétement.

THÉRESE *surprise.*

Ah! ah

SIONME

SIMONE.

Il me mena à Paris, mais mon bonheur ne dura guère; au bout de six mois, mon mariage fut rompu.

THÉRESE.

Mais alors le divorce n'était pas permis.

SIMONE.

Oh ! dans ce tems-là, les grands seigneurs se permettaient tout.

THÉRESE.

Que fites-vous ?

SIMONE.

Le propriétaire de la maison où je logeais, vieux garçon très-riche, devint amoureux de moi, et m'épousa dans toutes les formes. Apparemment, mon premier mariage lui avait donné de la méfiance, car pendant quinze ans qu'il vécût, je fus victime de sa jalousie et de son avarice; (*en pleurant*) enfin ...., j'éprouvai .:. toutes les privations ... possibles.

THÉRESE.

Quinze ans! c'est bien long.

SIMONE.

Ah! je vous en réponds.

AIR *Du citoyen Legros.*

En vivant près d'un vieux jaloux
Qui nous retient dans l'esclavage,
Nous n'éprouvons que des dégoûts,
Et rien qui nous en dédommage;
Et chacun convient entre nous
Que, dans le printems du bel âge,
Nous ne prenons pas un époux
Pour éprouver un long veuvage.

THÉRESE.

Il mourut enfin ?

SIMONE.

Graces au ciel!

THÉRESE.

Ensuite ?

SIMONE.

Il me laissa tout son bien. Me voyant riche, lasse de la solitude, et n'écoutant que mon caprice, j'épousai...

THÉRESE.

Qui?

SIMONE.

Un chevalier gascon.

THÉRESE.

Fûtes-vous heureuse ?

SIMONE.

Heureuse ?,.. Ah ma fille !

AIR : *Par des fleurettes.*

Le premier fut volage ;
Le second fut jaloux ;
Le dernier, dont j'enrage,
Fut le pire de tous.
Contre la fortune ingrate
J'ai droit de me récrier.

THÉRESE, *vivement.*

Mais que fut donc le dernier ?

SIMONE, *après un grand soupir.*

Aristocrate !

THÉRESE.

Ah ! fy.

SIMONE *presqu'en pleurant.*

Il dissipa la meilleure partie de mon bien, et une belle nuit, il m'emporta le reste ; sans votre digne mère qui eût la bonté de me prendre à son service, j'aurais été bien à plaindre. (*fermement.*) Depuis ce moment, j'ai renoncé aux hommes, et je tiendrai mon serment, je vous en réponds.

THÉRÈSE, *souriant.*

Je le crois.

SIMONE.

Faites comme moi, mon enfant, restez fille, et oubliez votre Dubois.

THÉRÈSE.

Ma bonne ?

SIMONE.

Quoi ?

THÉRÈSE.

Ne convenez-vous pas que Dubois est bien aimable ?

SIMONE.

Je ne saurais le nier.

THÉRÈSE.

Qu'il se conduit avec sagesse ?

SIMONE.

On n'a rien à lui reprocher.

THÉRÈSE.

Qu'il s'exprime avec franchise ?

SIMONE.

Il n'a pas l'air sournois.

THÉRÈSE.

Qu'il est humain, compatissant ?

SIMONE.

Il ne peut voir souffrir personne.

THÉRÈSE.

Qu'il est excellent patriote.

SIMONE.

Qui pourrait en douter ?

THÉESE.

Qu'il est brave, vaillant, intrépide ?

SIMONE.

Il en a donné de fières preuves !

THÉRESE.

Hé bien !

AIR : *De l'Officier de fortune.*

Puisqu'il est vaillant et sincère,
Puisque du faible il est l'appui,
Il sera bon époux, bon père,
Et ses enfans tiendront de lui.
A son cœur la Patrie est chere,
Il lui consacre tout son tems ;
Et lorsqu'on aime bien sa mère,
On doit bien aimer ses enfans.

SIMONE.

Changeons de discours, je vois venir Musquinet, le fils de l'ancien procureur fiscal.

THÉRESE.

Qu'il m'ennuye avec son sot amour !

SCENE II

THÉRÈSE, MUSQUINET, SIMONE.

MUSQUINET *saluant avec prétention.*

SOUFFREZ, mademoiselle...

THÉRESE, *lui faisant la révérence et voulant s'enfuir.*

Adieu, monsieur.

MUSQUINET.

Comment, adieu? J'arrive à peine, je viens vous offrir ce bouquet...

THÉRESE, *refusant.*

Je vous remercie.

MUSQUINET.

Vous le refusez ?

THÉRESE.

Oui.

MUSQUINET.

C'est dur, ma parole d'honneur.

THÉRESE.

Vous voyez bien que j'en ai un.

MUSQUINET.

Et quoi, toujours cruelle ? Si vous acceptiez le mien, je verrais que vous en avez deux.

AIR : *On compterait les diamants.*

Source des maux et des plaisirs,
Vous charmez et déchirez l'ame.
Pourquoi repousser le désir,
Lorsque vous allumez la flâme.
Si le ciel perdait le soleil,
O rayonante créature !
De vos yeux le feu sans pareil
Fertiliserait la nature.

THÉRESE.

Ma bonne, qu'est-ce que cela veut dire ?

SIMONE.

Ma foi, je n'en sais rien.

MUSQUINET *s'approchant de Thérese.*

Je vais vous l'expliquer.

THÊRESE *opposant sa main.*

Pas si près.

MUSQUINET *s'approchant toujours*

Je veux......

THÉRESE.

Je vous en prie.

MUSQUINET *voulant détourner la main de Thérese*

AIR *du serin qui te fait envie.*

Il faut........

THÉRESE *fachée.*

Votre audace est extrême.

MUSQUINET.

Vous auriez tort de vous fâcher.
Quand on veut plaire au cœur qu'on aime,
Il faut chercher à le toucher.
Et lorsque par fois je hazarde
La douceur d'un plaisir si doux,
De si près que je vous regarde,
Je suis toujours trop loin de vous.

SIMONE.

Ceci est fort clair.

MUSQUINET.

Et très vrai, ma parole d'honneur.

THÉRESE.

Quelle différence ! de si loin que je vous apperçois, vous me semblez toujours trop près.

SIMONE.

C'est encore très clair.

THÉRESE *contrefaisant Musquinet.*

Et très vrai, ma parole d'honneur.

MUSQUINET *piqué.*

Mademoiselle, si c'est là de la politesse, je ne m'y connais pas.

THÉRESE.

Non, ce n'est que de la sincérité.

MUSQUINET.

De mieux en mieux.

SIMONE.

Jeune homme, voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

MUSQUINET.

Qu'est-ce que c'est ?

SIMONE.

Ne perdez pas votre tems.

MUSQUINET.

Comment cela ?

SIMONE.

Elle ne vous aime pas.

MUSQUINET *avec une surprise réfléchie.*

C'est étonnant.

THÉRÈSE, *souriant.*

Pas trop.

MUSQUINET.

Je suis un jeune homme bien élevé.

SIMONE.

Il y paraît.

MUSQUINET *emmenant Simone à part.*

Écoutez, madame Simone.

SIMONE.

Quoi ?

MUSQUINET *bas*

Faites-lui entendre raison.

SIMONE.

Pas possible.

MUSQUINET *haut.*

Je crois que ma famille lui ferait honneur.

SIMONE *fermement*

La sienne est sans tâche. Il n'y a rien au-dessus de cela.

MUSQUINET *à Thérese.*

Mamzelle, vous ne savez pas ce que vous refusez.

THÉRESE *souriant*

Pardonnez-moi.

MUSQUINET.

Avant la révolution, mon père était procureur fiscal.

THÉRESE.

Depuis la révolution, le mien est maire.

MUSQUINET.

Mon père était riche, il avait acheté sa charge........

THÉRESE *vivement.*

Le mien est vertueux, le peuple lui donna la sienne.

SIMONE.

Quelle différence !

MUSQUINET.

Sans la révolution, pourtant, j'aurais hérité de la charge de mon père, et cela me ferait honneur.

THÉRESE.

L'honneur d'avoir hérité.

AIR.

Au tems jadis, sans la naissance,
Le mérite n'obtenait rien,
Et la noblesse ou l'opulence,
Foulaient aux pieds l'homme de bien.
Le rang tenait lieu de mérite.

Mais

Mais à présent chacun convient
Que les honneurs dont on hérite
Ne valent pas ceux qu'on obtient.

MUSQUINET.

Mademoiselle, vous ne trouverez pas mieux déjà.

THÉRESE *souriant.*

Oh ! que si.

MUSQUINET.

C'est ce monsieur Dubois qui vous tourne la tête, je parie.

THÉRESE.

Hé bien, vous avez gagné.

MUSQUINET.

Et quel mérite a-t-il donc ? Est-ce parce que du matin au soir il fait l'exercice ? A droite, à gauche... Pardi, je pourrais comme lui.......

THÉRESE. *vivement.*

Point de comparaison.

MUSQUINET.

Pourquoi cela ?

THÉRESE.

Il est excellent patriote.

MUSQUINET.

Et moi donc ?

THÉRESE *avec dédain.*

Vous ?

MUSQUINET.

Autant que lui.

THÉRESE.

La preuve.

MUSQUINET.

La preuve ?

THÉRESE.

Oui.

MUSQUINET.

Quand ma pauvre mère vivait, elle me disait toujours : choux choux, rentre de bonne heure, mon ami, ne prends pas le serein les soirs..... Eh bien, malgré cela, est-ce que je ne monte pas ma garde ? et depuis qu'il n'est plus permis de se faire remplacer, est-ce que je ne suis pas forcé de faire des factions de deux heures? C'est bien régalant! Je le fais pourtant. Dites à présent que je ne suis pas patriote.

THÉRESE. *souriant*

Vous l'avez prouvé à la première réquisition.

MUSQUINET.

Pardi, mamzelle, j'avais vingt-cinq ans et trois jours! Je ne suis plus que de la seconde.

THÉRESE *haussant les épaules.*

Trois jours! deviez-vous chercher cette misérable excuse?

MUSQUINET.

AIR *des deux jumeaux.*

En bonne foi, pour exposer sa vie,
Tout doucement on peut se dépêcher.

THÉRESE.

suite de l'air.

Tout bon français, pour servir sa patrie,
N'attend jamais qu'on aille le chercher.

SIMONE.

Jeune homme, qu'avez-vous à répondre à cela ?

MUSQUINET.

Bien des choses.

THÉRESE.

Voyons.

MUSQUINET.

Tous les hommes sont-ils du même tempérament ?

THÉRESE.

Non.

MUSQUINET.

Vous en convenez donc ?

THÉRESE.

Sans doute.

MUSQUINET.

Hé bien.

AIR *de Calpigi*

Mamzelle, je vais être sincère.
Les français partent pour la guerre.
Comme on va voir un opéra,
Et c'est à qui mieux chantera
Ah ! ça ira ! ça ira !
Hé bien ? je ferais tout de même.....
Et montrant un courage extrême,
Avec moi l'on verrait beau jeu,
Si je n'avais pas peur du feu.

SIMONE.

Je vois venir quelqu'un qui ne se fait pas prier.

THÉRESE *avec joie.*

Ah ! c'est Dubois !

SIMONE.

Lui même, (*à Musquinet*) répétez-lui ce que vous venez de nous dire. (*elle rit et se moque de lui.*)

MUSQUINET *à part*

Me voilà bien entre une moqueuse, une ingrate et un rival.

SCENE III.

THÉRESE, DUBOIS. MUSQUINET, SIMONE.

DUBOIS.

Hé ! bon jour, ma chère Thérese....... Le ruban de la liberté s'unissant à la parure de l'innocence, semble vous embellir encore.

THÉRESE.

Si je parais belle à vos yeux, je suis heureuse.

MUSQUINET. *à part.*

Tiens, devant moi !

DUBOIS.

Un mot que votre père m'a dit, m'a fait tressaillir; je mourais d'impatience de vous voir et j'ai saisi le premier moment.........

THÉRESE.

Vous n'avez pas quitté votre poste ?

DUBOIS.

M'en croyez-vous capable ?

AIR *De la croisée.*

Entre la tendresse et l'honneur
Nous devons partager la vie.
Le premier lot sert au bonheur,
Le second sert à la patrie.
Mon cœur est rempli pour jamais
De mon devoir, de votre image,
Et le vôtre est trop bon français
Pour craindre un tel partage.

MUSQUINET.

Ne vous gênez pas, ne prenez pas garde que je suis ici.

DUBOIS *se retournant.*

Ah ! vous êtes là ? Pardon, je ne vous avais pas vu. Thérese mérite bien qu'on ne s'occupe que d'elle.

MUSQUINET *avec humeur.*

C'est ce que je disais.

DUBOIS.

Mais comment, vous n'êtes pas en grand uniforme ?

MUSQUINET.

Je ne suis pas de garde.

DUBOIS *vivement.*

Le jour où l'on célèbre la fête de la liberté, toute la France est de garde.

THÉRESE *de même.*

Jusqu'aux femmes.

SIMONE.

Je n'aurais pas la force de porter un mousquét, mais je tiendrais bien encore une pique.

DUBOIS *à Musquinet.*

Allez donc vous habiller.

MUSQUINET *d'un air dédaigneux.*

Monsieur?

DUBOIS.

Citoyen.

MUSQUINET *élevant la voix.*

Mais, monsieur.

DUBOIS *d'un ton absolu.*

Citoyen, citoyen, s'il vous plait.

MUSQUINET *se radoucissant.*

Hé bien ! hé bien, citoyen, ce n'est pas la peine de m'habiller qui me retient ? Mais c'est qu'on est là pêle mêle.....

DUBOIS *vivement.*

Avec des hommes, et ils sont tons vos égaux.

MUSQUINET.

Oh ! il y a pourtant quelque différence.

DUBOIS.

J'en conviens.

MUSQUINET.

Mon père était procureur fiscal, et on a beau faire, entre un procureur....

DUBOIS *l'interrompant.*

Et un honnête homme, la différence est frapante.

MUSQUINET.

Cela vous plait à dire ; mais il y a des états qu'on devrait respecter. Par exemple, mon oncle était capucin, et entre un vénérable moine et....

DUBOIS *l'interrompant.*

Et un bon patriote, il n'y a pas de comparaison.

MUSQUINET.

Croyez moi, monsieur, on ne ferait pas mal de distinguer ceux qui ont reçu une certaine éducation.

DUBOIS.

Oui, celle d'un bon républicain.

MUSQUINET.

Lorsqu'on vendait les places, les honnêtes gens étaient sûrs....

DUBOIS.

De les accaparer, pour s'entendre et fouler le peuple.

DUBOIS.

AIR *Des dettes.*

Premier couplet.

Nous avons vu pendant long-tems
Payer les emplois importans.

C'est ce qui nous désole. (bis.)
Pour les avoir, au lieu d'écus,
Il faut à présent des vertus.
C'est ce qui nous console. (bis.)

MUSQUINET *après un moment de réflexion.*

Soit, je vous l'accorde, mais vous m'avouerez aussi que depuis qu'il n'y a plus de haut clergé, ni de grands seigneurs, on ne connaît ni rang, ni subordination. On est confondu dans la foule.

THÉRESE.

Deuxieme couplet.

Nous avons fléchi les genoux
Devant des hommes comme nous.
C'est ce qui me désole. (bis.)
Mais le français fier de ses droits,
Ne fléchit plus que sous les loix.
C'est ce qui nous console. (bis.)

MUSQUINET *se laissant convaincre par dégré.*

Je crois que vous avez raison : mais vous conviendrez que depuis que les gens du bon ton sont partis, on est mis, ah ! Les jeunes gens osent se présenter les cheveux plats, sans poudre, avec des moustaches, des nageoires qui leur viennent jusqu'au menton. ah ! ah !

SIMONE.

Voyez le grand malheur.

Troisieme couplet.

Jadis nos freluquets rasés,
Etaient poudrés, frisés, BLASÉS.
C'est ce qui me désole. (bis.)
Mais s'ils ont le menton garni,
Ils font la barbe à l'ennemi.
C'est ce qui nous console. (bis.)

MUSQUINET.

C'est vrai, mais combien en est il qui se font tuer ?

DUBOIS.

Quatrième couplet.

Pour briser le joug des tyrans,
Nous perdons des guerriers vaillans.
C'est ce qui nous désole. (bis.)
Mais des français tel est le cri :
Je meurs pour sauver mon pays.
C'est ce qui me console. (bis)

MUSQUINET *presque convaincu.*

C'est beau cela ; mais comment ce père Boniface m'avait il donc tourné la tête ?

SIMONE.

Ils en ont tourné bien d'autres.

MUSQUINET.

Il me disait toujours, la France était tranquille....

THÉRESE *vivement.*

Elle sera bientôt....

THÉRESE.

Cinquième couplet.

Quand tout un peuple est exalté,
Chacun perd sa tranquilité,
Et c'est ce qui désole. (bis.)
Mais les grands exploits des français
Au monde entier rendront la paix.
C'est ce qui nous console. (bis.)

TOUS QUATRE *en chœur.*

MUSQUINET.

Mais les grands exploits.

Embrassez-moi monsieur le citoyen Dubois, me voilà converti. Je m'en vais prendre mon uniforme ; et je ne le quitte plus, que quand nous reviendrons ensemble danser ici la carmagnole.

DUBOIS.

Voilà un citoyen rendu à la patrie.

THÉRESE

THÉRESE.

Je vous aime bien à présent.

MUSQUINET.

Que je suis content ! Que le capucin y revienne aujourd'hui.

SIMONE.

Vous voyez qu'on gagne toujours quelque chose à bien faire.

On entend de très-loin battre la générale. Afin que le bruit du tambour ne puisse pas couvrir la parole, il faut qu'il se perde par dégrés avant le couplet suivant.

DUBOIS *partant promptement.*

Adieu, Thérese.

THÉRESE.

Un mot.

DUBOIS.

On bat l'appel, je vole à mon devoir (*à Musquinet*) courez vîte vous habiller. *Il sort.*

MUSQUINET.

Depuis que je suis patriote, je me sens déjà plus leste *Il sort.*

Le tambour s'éloigne toujours.

SCENE IV.

THÉRESE, SIMONE.

SIMONE.

ON va se rassembler, allez trouver votre père et joindre le cortége ; moi je tacherai de me placer à une fenêtre

THÉRESE.

Non, ma bonne, il faut venir avec nous.

SIMONE.

Moi, y pensez-vous ?

THÊRESE.

La France n'est qu'une famille ; à la fête de la liberté, il faut que les plus vieux soient conduits et soutenus par les plus jeunes.

AIR : *du Citoyen Legros.*

Unissez-vous à la jeunesse,
Pour célébrer la liberté,
Et que l'aspect de la vieillesse
Rappelle la paternité ;
Que chaque âme enfin attendrie,
Et que tout guerrier dans ce jour,
Se dise, en servant ma patrie,
Je sers ma patrie et l'amour.

SIMONE les larmes aux yeux embrasse tendrement Thérese. On bat l'appel de tous côtés, avec assez de bruit pour qu'on ne puisse entendre ce que Thérese et Simone sont sensées se dire. Elles rentrent chez le maire en se donnant le bras.

Le tambour continue à batre encore un moment. Un silence annonce que le cortége est assemblé. On joue la marche qui parait venir de très-loin.

SCENE V.

Le théâtre représente une place publique, ornée de guirlandes et de festons; on voit au milieu la Statue de la liberté sur l'autel de la patrie : il vaut mieux choisir la plus belle femme pour représenter la liberté que de se servir d'un mannequin : comme elle est assise et que son bras est soutenu par la pique qu'elle tient, l'attitude n'est pas fatigante. on ne saurait rendre le premier coup d'œil trop majestueux ni trop inspirant.

PREMIERE MARCHE : *La garde passe*

Un Corps de Vétérans sort par la premiere coulisse traverse le théâtre au son des basses et des bassons; remonte pres de l'autel, salue la liberté, se divise en deux colonnes et vient occuper les deux côtés de l'avant-scene.

DEUXIEME MARCHE : *De la belle Arsene.*

Un Corps de la garde nationale les suit au bruit d'une musique militaire, apres avoir salué la liberté, fait un grand cercle autour de l'autel.

TROISIEME MARCHE : *Ah! ça ira.*

Un Corps d'éleves de la patrie, après la même cérémonie sur l'air de ça ira, vient faire l'exercice au-devant du théâtre et se place en suite auprès des vieux.

QUATRIEME MARCHE : *des Mariages Samnites. Chœur de jeunes filles.*

Quatre vieillards, soutenus ou conduits pr huit petites filles de six à sept ans, cheveux épars, robe de lin blanc,

ruban tricolore en écharpe ; et quatre vieilles, conduites par huit petits garçons dans le même costume, font le tour du théâtre ; seize jeunes filles de quinze à seize ans marchent à leur suite sur la marche des jeunes filles dans les Mariages Samnites. Les vieillards vont se placer sur une espèce d'estrade à la droite de l'autel, et les enfans sont assis à leur pieds ; les vieilles font paralelle, les jeunes filles sont des deux côtés de l'autel : elles sont mises comme les enfans. La cocarde nationale est le seul ornement de leurs cheveux.

CINQUIEME MARCHE : *Où peut-on être mieux.*

Le maire, en habit de paysan cossu, âgé de 70 à 80 années, entouré de la municipalité et suivi du peuple, arrive sur l'air : où peut-on être mieux. Il monte sur la derniere marche, met la main sur l'autel ; la municipalité se place sur les marches par gradation, et le peuple passe derriere les soldats qui entourent l'autel.

AIR : *Où peut-on être mieux.*

O sainte-liberté !
O sainte-liberté !
Reçois un pur homage.

CHŒUR.

O sainte-liberté !
O sainte-liberté !
Reçois un pur homage.

LE MAIRE.

Par toi le cœur est excité,
Et le courage est exalté ;
Animes nous, soutiens nos coups.
La victoire est à nous.

CHŒUR.

Animes nous, soutiens nos coups.
La victoire est à nous.

LE MAIRE.

Citoyens, mes frères, mes amis, n'attendez de moi ni apprêts, ni éloquence ; l'amour de la patrie est dans vos

âmes, le courage est dans vos cœurs, la libertè est dans vos mains, ne vous la laissez pas ravir.

TOUT LE MONDE.

Jamais, jamais, vive la République!

LE MAIRE (1).

Allez chercher la victoire, c'est à votre retour que vous jouirez de votre liberté.

(*Le tambour roule*)

LE MAIRE.

AIR: *Guillot, Guillot.*

Quand nous aurons étouffé l'anarchie,
Quand nous aurons chassé les ennemis,
Quand nous aurons délivré la patrie.
Dans nos foyers tous nous sera permis;
Libres alors on verra dans la France
Renaître enfin les jours du bon vieux tems,
Et réunir, au sein de l'abondance;
Les loix, les arts, les mœurs et les talens.

TOUS.

Vive la République!

(*Le tambour roule*).

LE MAIRE.

Citoyens, j'ai une grace à vous demander.

TOUS.

Parlez, parlez.

LE MAIRE.

AIR: *d'Aristote amoureux.*

Je touche au terme de mes ans,
Et voudrais embellir ma vie.

---

(1) S'il arrive quelques nouvelles heureuses le maire peut les annoncer en commençant par cette phrase: » Les nouvelles » les plus brillantes embellissent encore la fête de la liberté, etc ».

En unissant mes deux enfans,
Mais sur l'autel de la patrie.
Des Français la divinité
Doublera leur bonheur suprême ;
Car l'aspect de la liberté
Embellit jusqu'à l'amour même.

TOUT LE MONDE.

Oui ! oui ! vive notre bon maire ! vive les jeunes époux !

LE MAIRE, *à Thérese et à Dubois.*

Approchez mes enfans. (*Thérese et Dubois s'approchent de l'autel. Le maire les unit. Un municipal présente l'acte de mariage ; il est signé par les époux, le maire et la municipalité. Pendant ce tems les jeunes filles chantent en chœur le commencement de l'air suivant :*

LES JEUNES FILLES.

AIR : *du vaudeville de la Rosiere.*

Jeunes amans unissez-vous,
C'est le vrai bonheur de la vie,
Puissiez-vous dans des nœuds si doux
Servir l'amour et la patrie.

LES HOMMES.

Multiplier les gens de biens,
C'est le devoir d'un citoyen.

TOUT LE MONDE.

Multiplier les gens de bien,
C'est le devoir d'un citoyen.

Le maire fait embrasser les nouveaux mariés, le tambour roule et tout le monde crie en chœur, vivent les jeunes époux ! vive notre maire ! vive la République !

LE MAIRE.

Mes enfans, employez les premiers instans de votre bonheur à rendre hommage à la liberté.

Thérese et Dubois descendent de l'autel.

THÉRESE.

AIR : *allons enfans de la patrie.*

Premier bienfait de la nature ,
Présent cher à l'humanité ,
Liberté ! que ta flamme pure
Répande en tous lieux sa clarté !

DUBOIS.

Nous ne t'offrons pas ces hommages ,
Qu'on rendait jadis aux tyrans ,
Plus de bassesse , plus d'encens ;
Mais des vertus et du courage.

ENSEMBLE.

Espoir des bons français , auguste liberté !
Conduis , (bis) la République à la postérité.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Premier bienfait etc.

Le tambour roule et les cris recommencent.

SCENE VI et dernière.

MUSQUINET

HA ! me voilà enfin , j'avais peur d'arriver trop tard ; je viens m'engager de bon cœur , et pour la vie. Citoyen maire recevez en même-temps ce don patriotique pour les veuves de mes frères ; ce sont des louis d'or que le capucin m'avait donné à garder , et que je lui rendrai en assignats. . . . .

LE MAIRE.

Jeune homme , c'est avec grand plaisir que nous vous voyons abjurer vos erreurs.

MUSQUINET, *montrant Dubois.*

Tenez c'est à ce brave garçon que je le dois.

LE MAIRE.

Au mari de ma fille.

MUSQUINET *étonné.*

C'est déjà fait ?

LE MAIRE.

Oui.

MUSQUINET, *prenant son parti.*

Hé bien il mérite la préférence, et, pour lui prouver que je ne lui en veux pas, je chanterai une ronde ce soir à la noce.

TOUS.

Tout de suite, tout de suite.

MUSQUINET.

Va comme il est dit.

La municipalité descend à la droite des acteurs; les vieillards et les enfans sont auprès d'eux : les jeunes filles et le peuple sont enface, et font des rondes chaque fois que le chœur répette le refrein.

RONDE.

AIR : *changez-moi cette tête.*

Premier couplet.

Chantons tous en cadence,
Vive vive la France,
Elle unit la vaillance
Avec la gaité.

CHŒUR, *chantant et dansant.*

Chantons tous etc.

MUSQUINET.

Si pour la tyrannie,
Quelqu'un prenait envie
De trahir la patrie
Et la liberté.

On lui dirait, sans humeur, vous êtes un perturbateur, un agitateur, un imposteur, un agioteur, un accapareur, et crac.

Changez-moi

Changez-moi cette tête,
Tête, tête tête,
Le Français ne regrette
Que les gens d'honneur.

CHŒUR.

Changez-moi cette tête, etc.

MUSQUINET.

Deuxieme couplet.

Horde esclave et soldée,
Brigands de la Vendée,
Et vous, race émigrée,
Vos efforts sont vains.

CHŒUR.

Horde esclave et soldée, etc.

MUSQUINET.

Si vous voulez m'en croire,
Renoncez à la gloire,
D'arracher la victoire
Aux Républicains.

Sinon, vous serez poussés, pressés, terrassés, entasses, et crac

Changez-moi cette tête,
Tête, etc.
Le Français ne regrette
Que les gens sensés.

CHŒUR.

Changez-moi etc.

MUSQUINET.

Troisieme couplet.

Les tyrans ont beau faire
Pour soutenir la guerre;
Jusqu'au bout de la terre,
Les yeux sont ouverts.

CHŒUR.

Les tyrans ont beau faire,

MUSQUINET.

Des rois la mode passe,
Et malgré leur audace,
Chaque peuple se lasse
De porter des fers.

Aussi bientôt dans tous les pays on leur dira d'un ton poli, vous nous avez envahis, soumis, avilis, trahis, et crac.

Changez-moi cette tête,
Tête, etc.
Ce peuple n'est plus bête,
Les rois sont détruits.

CHŒUR.

Changez cette tête, etc.

On danse en rond, tout le monde fait cercle ; le maire au milieu, les jeunes époux à ses côtés, les municipaux derriere lui, Musquinet à gauche, Simone à droite, et le peuple les entoure.

VAUDEVILLE.

AIR: *du Siége de Lille.*

DUBOIS.

Premier couplet.

Te consacrant tous mes instans,
Toujours tendre, toujours fidèle,
Et des époux et des amans
Je veux me montrer le modèle.
Mais au premier son du tambour,
Je sacrifie
A ma patrie
Mon bien, ma vie
Et mon amour.

CHŒUR.

Mais au premier son, etc.

THÉRÈSE.

Un époux si cher à mon cœur,
Devient pour moi le bien suprême;
S'il me quittait, plus de bonheur;
En est-il loin de ce qu'on aime?
Mais au premier son du tambour,
Qu'il sacrifie
A sa patrie
Son bien, sa vie
Et mon amour.

LA VIEILLE.

Je touche à mon dernier moment,
Et je finirai satisfaite,
Si j'entends chanter en mourant
Le refrein que mon cœur regrette,
Peuple, au premier son du tambour,
Qu'on sacrifie, etc.

UN ENFANT.

Pourquoi ne suis-je qu'un enfant,
C'est de bon cœur que j'en enrage;
Si comme eux j'etais déjà grand,
Je chanterais d'un bon courage:
Dès le premier son, etc.

MUSQUINET.

Je pensais comme un capucin,
Et j'étais poltron comme un moine
Gourmand comme un bénédictin,
Et paresseux comme un chanoine,
(Mais depuis que je suis désaristocratisé)
Dès le premier son, etc.

LE MAIRE *au public.*

Vous plaire est un plaisir charmant,
Qui rend tous nos travaux faciles;
Mais c'est trop peu de nos talens,
Et si nos bras vous sont utiles:
Dès le premier son, etc.

FIN.

De l'imprimerie de PAIN, Passage Honoré.